

# A Metz, la compil des années 90

ERIC LORET 20 JUILLET 2014 À 18:06



«No More Reality (Twin Peaks)», 1991, de Philippe Parreno oeuvre exposée l'année de sa création à la Villa Arson, à Nice. (Photo Philippe Parreno)

**PANORAMA** Le centre Pompidou réunit des artistes d'une époque joyeuse et sinistre avec l'exposition «1984-1999. La Décennie».

On a percé le mur d'une issue et d'une fenêtre barlongues, à travers lesquelles on aperçoit presque toute la galerie 1 du centre Pompidou-Metz. Travelling cinématographique sans bouger. Au fond, comme des étoiles : un poster géant de Los Angeles nocturne occulte les fenêtres. A l'autre bout de l'étage, même bouchage avec une image de forêt. «La Décennie» se partage entre «ville, intérieur, nuit» et «nature, extérieur, jour».

La scénographie est de l'artiste Dominique Gonzalez-Foerster : les œuvres sont plantées comme dans un paysage, on contourne, on picore, il y a des recoins, une bibliothèque de consultation avec table d'hôte en bois massif : Houellebecq, Mehdi Belhaj Kacem ou Douglas Coupland, une photocopie agrafée du catalogue de l'exposition «l'Hiver de l'Amour», en 1994 au musée d'Art moderne de Paris. Des posters de films côtoient des affiches d'expos. La promenade peut être sonorisée grâce à un audioguide qui donne accès à des interviews de témoins (Liam Gillick, Charles de Meaux, Jérôme Bel ou Wolfgang Tillmans) et à une playlist qui file un léger coup de vieux : de PJ Harvey et Sonic Youth pour le début de la décennie à Bonnie «Prince» Billy vers la fin. Dans une salle au sein même du parcours, enfin, une programmation vidéo de longs et courts : Paul McCarthy, Rosemarie Trockel ou Pipilotti Rist.

**Générique.** Le titre exact de l'exposition, «1984-1999. La Décennie», est une énigme qui se cache à peine : d'abord parce que les dates sont un peu lâches, ensuite parce qu'on se demande ce qui pourrait bien baliser l'art de ces années (les «Magiciens de la terre» à Beaubourg en 1989 ? Ce n'est pas le cas), quels pays, quelles tendances, enfin parce qu'on n'a pas souvenir d'expos sur l'art des décennies 70 et 80. De fait, tout découpage historique en «moments» est un geste violent qui oblige au débat. Dans le recueil *Une histoire (critique) des années 90* (lire *Libération* du 24 mai), la commissaire de «la Décennie», Stéphanie Moisdon, donne quelques pistes : «*Communauté sans communauté*», venant après les utopies et la transgression, la «séquence» 90 se constitue, en France du moins, autour d'artistes tels Philippe Parreno, Pierre Huyghe, Pierre Joseph ou Dominique Gonzalez-Foerster, de commissaires et critiques (Nicolas Bourriaud, Eric Troncy, Hans Ulrich-Obrist) et de lieux : la Villa Arson de Nice, le Consortium de Dijon, le CAPC de Bordeaux, le Magasin de Grenoble, où «se développent des procédures non réglementées, des interactivités sans effets, des rassemblements sans finalité».

Même si elle ouvre un parcours ludique et dégagé, «la Décennie» n'en offre pas moins des séries de points de vue par où cerner le panorama. A l'entrée, ainsi, une sorte de vestibule qui serait comme un générique : Felix Gonzales-Torres, ange tutélaire mort du sida en 1996, des maîtres en déplacement et dérision (Fischli and Weiss), éventuellement violente (Paul McCarthy), remix et récup selon Richard Prince, principe d'indifférenciation ready-made avec la même photographie maritime signée tantôt Philippe Thomas, tantôt Edouard Merino (son double fictif).

Dans la partie «nuit», on trouvera, entre autres, une thématique funèbre, avec deux évier de Robert Gober enterrés par Elaine Sturtevant (*Gober Partially Buried Sinks*, 1997), et qui, avec leurs trous comme des yeux, ressemblent à de modernes *Raie* de Chardin en forme de pierres tombales. De même *Talent* (1986), de David Robbins, portraits noir et blanc d'artistes célèbres bien léchés en studio, évoque dans la pénombre le mémorial, tandis que *Dialogue #1* (1991) de Mike Kelley, avec ses deux jouets kawaiï empaillés et ventriloqués par l'artiste, défend la pureté de l'abstraction contre l'embarras de la chair, car «le meilleur moyen de saloper quelque chose, c'est de lui donner un corps». Dans la même salle, un portrait en hologramme (lubie obsolète) de Laura Palmer, la créature de Lynch, et une affiche de Pierre Joseph, *les Voleurs de couleurs (personnage à réactiver)* (1992), réutilisant les bonhommes de la pub de Goude et Mondino pour Kodak. Dans une valvule de cet espace, une thématique un peu plus punk/queer avec Mapplethorpe, Raymond Pettibon, Harmony Korine ou Jean-Luc Verna, ou encore deux très beaux portraits par Collier Schorr.

**Truelle.** Avant le côté jardin, on passe par un couloir faussement kitsch, avec entre autres un formidable émincé vidéo de Karen Kilimnik (*Kate Moss At The Beginning*) ou la série photo *My Nose Job to Look Like Brunette Model from 60s Who Was Sick* (1990), autoportrait dont les cheveux sont allongés à gros traits et le nez modifié à la truelle. En plein extérieur jour, c'est Parreno qui éclate, avec la reproduction du panneau *Welcome to Twin Peaks* ou, beaucoup moins connu, *Cours de dessin : la pierre qui parle* (1994), une installation drôle et fatigante d'un caillou où l'on entend une voix ininterrompue qui ressemble à celle de Godard en train de faire cours (mais qui est en fait celle de Parreno l'imitant) avec, au mur, des dessins d'élèves sur le thème de la pierre. Et dans un repli, près de la bibliothèque, une sorte d'invagination comique de l'exposition elle-même, syndrome de mise en abyme vache-qui-rit : un grand morceau de papier peint avec des photos kitsch dessus, signé de Dominique Gonzalez-Foerster, *Nos années 70* (1992).

**Eric LORET**